

CORPUS 2 – LA GRANDE GUERRE DES ROMANCIERS

DOCUMENTS :

1. H. BARBUSSE, *Le Feu*, 1916.
2. J. GIONO, *Le Grand troupeau*, 1931.
3. L. F. CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

Document 1 – Henri BARBUSSE, *Le Feu*, 1916.

En 1916, suite à son évacuation du front pour blessure, Henri Barbusse écrit Le Feu, dans les hôpitaux où il reçoit les soins. Le narrateur, simple fantassin, retrace dans ce roman sous-titré « Journal d'une escouade » les deux premières années de guerre et peint la vie des hommes aux tranchées. L'extrait correspond aux dernières lignes de ce récit.

L'homme se souleva, s'abattit, mais se souleva encore. Il était blessé sous sa cuirasse immonde, et tachait le sol, et, quand il eut dit cela, son œil élargi contempla par terre tout le sang qu'il avait donné pour la guérison du monde.

Les autres, un à un, se dressent. L'orage s'épaissit et descend sur l'étendue des champs écorchés et martyrisés. Le jour est plein de nuit. Et il semble que, sans cesse, de nouvelles formes hostiles d'hommes et de bandes d'hommes s'évoquent, au sommet de la chaîne de montagnes des nuages, autour des silhouettes barbares des croix et des aigles, des églises, des palais souverains et des temples de l'armée, et s'y multiplient, cachant les étoiles qui sont moins nombreuses que l'humanité – et même que ces revenants remuent de toutes parts dans les excavations du sol, ici, là, parmi les êtres réels qui y sont jetés à la volée, à demi enfouis dans la terre comme des grains de blé.

Mes compagnons encore vivants se sont enfin levés ; se tenant mal debout sur le sol effondré, enfermés dans leurs vêtements embourbés, ajustés dans d'étranges cercueils de vase, dressant leur simplicité monstrueuse hors de la terre profonde comme l'ignorance, ils bougent et crient, les yeux, les bras et les poings tendus vers le ciel d'où tombent le jour et la tempête. Ils se débattent contre des fantômes victorieux, comme des Cyrano et des don Quichotte¹ qu'ils sont encore.

On voit leurs ombres se mouvoir sur le grand miroitement triste du sol et se refléter sur la blême surface stagnante des anciennes tranchées que blanchit et habite seul le vide infini de l'espace, au milieu du désert polaire aux horizons fumeux.

Mais leurs yeux sont ouverts. Ils commencent à se rendre compte de la simplicité sans bornes des choses. Et la vérité non seulement met en eux une aube d'espoir, mais aussi y bâtit un recommencement de force et de courage.

– Assez parlé des autres, commanda l'un d'eux. Tant pis pour les autres !... Nous ! Nous tous !...

L'entente des démocraties, l'entente des immensités, la levée du peuple du monde, la foi brutalement simple... Tout le reste, tout le reste, dans le passé, le présent et l'avenir, est absolument indifférent.

Et un soldat ose ajouter cette phrase, qu'il commence pourtant à voix presque basse :

– Si la guerre actuelle a fait avancer le progrès d'un pas, ses malheurs et ses tueries compteront pour peu.

Et tandis que nous nous apprêtons à rejoindre les autres, pour recommencer la guerre, le ciel noir, bouché d'orage, s'ouvre doucement au-dessus de nos têtes. Entre deux masses de nuées ténébreuses, un éclair tranquille en sort, et cette ligne de lumière, si resserrée, si endeillée, si pauvre, qu'elle a l'air pensante, apporte tout de même la preuve que le soleil existe.

Décembre 1915

¹ Cyrano est le héros de la pièce *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand ; Don Quichotte est le héros éponyme du roman de Cervantès.

Document 2 – Jean GIONO, *Le Grand troupeau*, 1931.

Le jeune Olivier, intégré au printemps 1915 au 140^{ème} régiment d'infanterie, découvre le front.

Olivier criait.

Il courait dans l'herbe et le feu. Il avait perdu son fusil. Il criait un long cri d'appel, toujours le même, à pleine bouche ronde.

Ces grands coups de masse qui faisaient éclater la terre ; cette fumée, ces éclairs, ces griffes chaudes qui déchiraient tout autour de lui, cet air roulé en mottes par les obus et qu'il recevait en plein ventre ; et, quoi faire contre du fer ?

Il n'y avait personne là autour. Il était seul. D'entre la fumée on voyait parfois la longue étendue du désert plein de trous et d'eau luisante et, là-bas loin, Un morceau d'arbre avec des bras levés au ciel.

Une main lui serra la cheville. Il tomba. On dit : « Ta gueule ».

Il était dans un trou. Les bords du trou avaient effacé le pays. Il était dans la terre. Un homme le regardait avec des yeux fixes. C'était Chauvin, le caporal.

— Ta gueule ! il dit ; pourquoi tu cours ? Tu vois pas que c'est loupé ?

— Quoi, c'est loupé ? dit Olivier.

Il reprenait sa grande chaleur du dedans, à voir ces yeux, à entendre cette petite voix sèche.

— L'attaque. On est encore à vingt mètres et ils ont toutes les mitrailleuses. Reste là ! Non, contre ce bord-ci, et fais-toi petit.

Olivier respira deux grands coups bien profonds.

— C'est la première fois ? demanda Chauvin.

— Oui, dit Olivier.

— Reste là... De la merde ! ajouta Chauvin pour lui-même.

— On attend le soir, dit Chauvin au bout d'un moment. Qu'est-ce qu'on est encore ? Sept à huit.

— Regotaz ? demanda Olivier.

— Je ne sais pas... Tu as ta pelle ?

— Oui.

— Creuse de ce côté. Jette la terre en bas. Pas trop fort. Faut pas qu'on voie.

Olivier enfonçait sa pelle dans la terre, puis il tirait et il jetait la terre sous son coude gauche. Des fois le tranchant de l'outil s'arrêtait et il avait beau pousser, ça n'entraînait plus. Il creusait alors avec ses ongles. C'était une courroie là, dans la terre comme un serpent endormi. Il tirait la courroie ; il creusait. Il regardait Chauvin du coin de l'œil. Chauvin creusait la terre aussi. Il était accroupi sur la terre, comme une bête et il l'éventrait à grands coups d'outils. Son cou était tout rouge et rond, et là-dedans les gros muscles bougeaient, réguliers comme des muscles de machine. Il grognait les dents serrées.

Au-dessus du trou, on entendait passer la mitrailleuse. Elle griffait là tout autour avec ses ongles de fer. On entendait le dé clic de ses grandes pattes, puis ce tressaillement de tout son corps, quand elle se secouait puis elle sautait comme un oiseau, grattait son corps métallique, puis la terre fumait sous ses griffes.

Là-haut, la nue grise s'ouvrit ; un peu de bleu parut, un bleu sale et comme plein de pus, mais avec une goutte du blond soleil de là-haut.

Chauvin regarda en l'air.

— Salauds ! il dit.

Il se remit à creuser la terre. Il baissait tant la tête qu'il avait les moustaches pleines de boue.

— Ta musette ? demanda Chauvin.

Olivier, le dos rond, écartait à pleines mains dans le trou un fouillis de courroies d'équipements et de drap enterrés. Une douce odeur de pourriture coulait du trou comme un sirop.

— Ta musette ? gueula Chauvin.

Olivier releva la tête.

— Quoi ?

Chauvin se rapprocha jusqu'à toucher de sa visière de casque la visière d'Olivier.

— Ta musette, il dit, ta musette, t'as de quoi ? T'as de quoi manger dedans ?

— Manger ? s'étonna Olivier.

Il eut un brusque regard vers ce trou où il fouillait à pleines mains et d'où l'odeur coulait avec toute sa force et toute son épaisseur.

— Oui, manger, dit Chauvin.

Il était resté là ; il n'avait pas reculé son visage d'un centimètre ; il avait planté son regard fixe dans les yeux d'Olivier et il ne le lâchait plus.

Document 3 – Louis-Ferdinand CÉLINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

Louis-Ferdinand Céline s'est engagé dans l'armée en 1912 et a participé à la première guerre mondiale. Le Voyage au bout de la nuit retrace l'itinéraire de Ferdinand Bardamu, personnage-narrateur. Le roman s'ouvre sur le départ des troupes françaises en août 1914. Bardamu s'engage sur un coup de tête, puis il découvre avec épouvante les horreurs de la guerre.

On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

5 Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on
10 avait voulu faire, et pas des assassinats ! Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon-là ! Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus.

15 Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par les gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !... Rien à dire. Je venais de découvrir d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuclé. Faut être à peut près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait !
20 Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariole qu'il semble être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

Il y a bien de façons d'être condamné à mort. Ah ! combien n'aurais-je pas donné à ce moment-là pour être en prison au lieu d'être ici, moi crétin ! Pour avoir, par exemple, quand c'était si facile, prévoyant,
25 volé quelque chose, quelque part, quand il en était temps encore. On ne pense à rien ! De la prison, on en sort vivant, pas de la guerre. Tout le reste, c'est des mots.

Si seulement j'avais encore eu le temps, mais je ne l'avais plus ! Il n'y avait plus rien à voler ! Comme il ferait bon dans une petite prison pépère, que je me disais, où les balles ne passent pas ! Ne passent jamais ! J'en connaissais une toute prête, au soleil, au chaud ! Dans un rêve, celle de Saint-Germain
30 précisément, si proche de la forêt, je la connaissais bien, je passais souvent là, autrefois. Comme on change ! J'étais un enfant alors, elle me faisait peur la prison. C'est que je connaissais pas encore les hommes. Je ne croirai plus jamais à ce qu'ils disent, à ce qu'ils pensent. C'est des hommes et d'eux seulement qu'il faut avoir peur, toujours.